

RECHERCHE HISTORIQUE

ETRANGERS DANS L'ECOLE ET LA CITE

ou

Carpentras entre différences, violence et paix sociales

par **HERVÉ TERRAL**

Professeur à l'Université de Toulouse Le Mirail

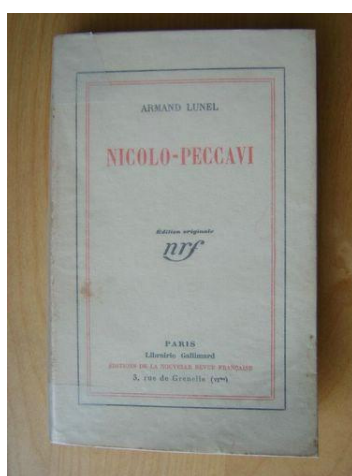
Carpentras, paisible sous préfecture méridionale - avec ce que ce dernier adjectif suppose, de façon stéréotypée, grâce à Daudet et quelques autres prosateurs, de bonhomie cachée derrière les éclats d'un verbe généreux ; Carpentras s'est voici près de quinze ans rappelée à l'opinion publique à travers un fait divers devenu un véritable événement politique national : la profanation de son cimetière juif dans la nuit du 8 au 9 mai 1990, générant une série de rumeurs et de conflits locaux d'abord, nationaux bien vite. Il n'est pas dans mon intention de revenir ici sur cette affaire, au demeurant objet d'études sérieuses dès maintenant, mais d'exposer en quoi elle s'inscrit malgré tout dans l'histoire de la ville, en son cœur même : celle-ci, chacun le sait et dépliant touristique oblige, s'honore d'être la capitale du petit Comtat Venaissin, rattachée en 1791 seulement à la France : à ce titre, elle fut ville-refuge, des siècles durant, pour la communauté des judéo-comtadins, plus familièrement dénommés les "Juifs du Pape".

A la fin des années 1920, le Larousse du XXe siècle (t.2, 1929) présente la ville sous le meilleur jour, apaisée et prospère : " 11 800 habitants, chef lieu d'arrondissement. Située au milieu d'une riante campagne irriguée par l'eau des torrents

venus du Ventoux et surtout de la Durance par le canal de Carpentras, et riche en cultures de primeurs (fraises) et de mûriers, Carpentras est un important marché agricole. Industrie de confitures, de conserves de fruits et de berlin-gots. Point de départ de l'ascension du Mont Ventoux. Histoire : Ancienne capitale des Memini, puis colonie romaine au temps d'Auguste, Carpentras fut le siège de l'administration du Comtat Venaissin jusqu'en 1790 et depuis le IIIème siècle jusqu'en 1789 le siège d'un évêché. Patrie de Fr. Raspail ".

L'article "Comtat Venaissin" du même dictionnaire ne dit guère autre chose si ce n'est d'en faire avec le Comtat d'Avignon la base du moderne et opulent Vacluse. Des juifs, pas la moindre trace ... Il est vrai que ces derniers n'avaient pas tardé, après l'intégration à la France, à rejoindre Paris ou d'autres provinces dont ils étaient au demeurant souvent issus après des expulsions séculaires et réitérées (Languedoc, Provence), parfois poussés par leurs compatriotes carpentrassiens peu satisfaits de leur "émancipation".

Pour autant, ces mêmes Juifs existent encore quelque peu à la fin des années 1920, ne fut-ce qu'à travers un passé tout récent rappelé par le jeune écrivain Armand Lunel (né en 1892 à Aix en Provence), auteur d'un livre à



succès -premier prix Théophraste Renaudot en 1926- Nicolò Peccavi ou l'affaire Dreyfus à Carpentras, ouvrage réédité dans la collection Folio en 1976 mais ne figurant plus au catalo-

RECHERCHE HISTORIQUE

gue aujourd'hui. Raison supplémentaire de le relire sans doute.

Une sorte de fait divers aura été à l'origine de sa création : Le bref séjour que fit à Carpentras le capitaine Alfred Dreyfus (1859-1935), accusé injustement d'espionnage au profit de l'Allemagne(1894), chez son beau-frère Joseph Valabrègue, après avoir obtenu la grâce présidentielle, à l'issue d'une célèbre campagne de révision et du procès de Rennes (1899). L'ancien bagnard de Guyane, défendu un temps par Zola et ceux que l'on va très vite nommer les "intellectuels", adressera au demeurant de Carpentras une lettre au Sénat dans laquelle il prend ses distances avec la loi d'amnistie préparée alors par le ministre Waldeck-Rousseau : "Ce projet éteint les actions publiques dont j'espérais voir sortir des révélations, des aveux peut-être, qui m'auraient permis de saisir la Cour de Cassation ; il me prive de ma plus belle espérance. Je n'avais sollicité aucune grâce. Le droit de l'innocence, ce n'est pas la clémence, c'est la justice. Nul ne souhaite plus ardemment que moi l'apaisement, la réconciliation de tous les bons Français, la fin des horribles passions dont j'ai été la première victime. Mais la justice seule peut faire l'apaisement." - justice que Dreyfus obtiendra définitivement en 1906 seulement avec sa réhabilitation pleine et entière.

Arrivé à Carpentras le 21 septembre 1899, protégé par la police de toute manifestation hostile à son égard, Dreyfus ne passera en fait que trois petites semaines dans sa famille - en reclus- : une seule sortie en voiture pour visiter l'usine Valabrègue se solde par un début d'émeute...

Ce sont ces mêmes évènements que le jeune Lunel a de ses yeux vus, ce sont ces insultes qu'il a de ses oreilles entendues, quand encore enfant, il passait ses vacances chez ses grands-

parents, commerçants judéo-comtadins, dont les volets étaient lapidés à la nuit tombée par les anti-dreyfusards de la ville. C'est au demeurant chez son grand-père Albert Lunel qu'il dédicacera, quelques décennies plus tard, sa belle étude historique sur les Juifs méridionaux (1975).

Point de départ de l'intrigue littéraire donc : une anamnèse, un retour sur soi dans le labyrinthe de la mémoire familiale qui est aussi une des mémoires de la ville - une mémoire dissimulée. Pour cela, Lunel nous donne à vivre trois périodes :

D'abord Carpentras au moment de l'Affaire Dreyfus, ville sous tension, où s'exprime avec force contre les derniers judéo-comtadins les "charivaris de septembre" menés par les "anti-dreyfusards de la haute bourgeoisie locale dont deux ou trois d'ascendance juive par un aïeul converti sous le régime pontifical" (p.11). Au premier rang des protestataires, un certain Augustin Nicolo-Peccavi, commerçant en tissus d'apparence aisée, sis place aux Oies : patronyme de roman, cela va de soi, qui pour l'auteur évoque par Nicolo "un parfum, une allure de commedia dell'arte" et par Peccavi une sombre et lointaine histoire religieuse : "j'ai commis un péché du reniement, il me faudra le reconnaître et j'en serai puni" -précise Lunel dans sa préface. Ce Nicolo-Peccavi sera le premier à s'opposer- par antisémitisme et en vain- à l'entrée du grand-père de Lunel au Cercle de l'Union agricole et musicale et conduira les chahuts en reprenant une vieille chanson contre les juifs :

" Catamarret, aurilho de porc

Que diras à Dieu quand saras mort ?

lé dirai que la mort m' souprés

E m'a fa crida Catamarret "

Pour autant ce Nicolo-Peccavi ira d'infortune en

RECHERCHE HISTORIQUE

infortune au fil des pages : barbon, il découvrira ainsi ses déboires conjugaux auprès de sa jeune épouse, la fausse sourde Marie-Monique, délurée paraît-il dès sa scolarité chez les religieuses, qui le quittera ; il trouvera la même faille commerciale et surtout - à en perdre la tête - son origine juive, des plus modestes de surcroît. Fuyant la ville, il connaîtra alors l'opprobre dans la cité pour l'avoir organisée et finira, après un séjour à l'asile de Montdevergue, comme porteur à la gare, misérable et hors d'âge.

Ensuite Carpentras dans le 18^{ème} siècle finissant, sous l'autorité pontificale pour quelques décennies encore quand le rabbin Jacob de Lunel, ancêtre d'Armand Lunel, compose la Tragédie provençale de la Reine Esther (1774) et qu'un dixième de la ville vit - très difficilement dans le ghetto : une rue de 88 mètres de longueur où cohabitent un millier de personnes dans des tours, pas moins !

C'est dans ce contexte qu'un charlatan, mi-colporteur, mi-astrologue, prétendant descendre des rois juifs de Narbonne et vivant surtout de la mendicité communautaire, un certain Mémuncan, se convertira et convertira avec lui le fils qu'il a eu d'une dénommée Judith Rothschild, juive de Francfort parvenue à l'occasion d'un nomadisme sauvage au cœur de la cité papale (septembre 1769). Son descendant, baptisé en tant que Luc Mathieu et fort opportuniste, s'élèvera jusqu'à la dignité de "costumier ecclésiastique" tout en portant une sorte de malédiction familiale pour prix de son reniement.

Enfin, vers 1850, reliant le 18^{ème} siècle et les années 1900, une scène majeure, une scène scolaire qui nous intéresse au premier chef et vient nouer toute l'intrigue du roman.

Petit-fils de Luc Mathieu, Augustin Nicolo-Pecavi se lie d'une grande amitié, quasi fusionnelle voire amoureuse, avec Albert, dit Abranet Lunel, le grand-père du narrateur- au point d'être surnommés par leurs camarades "Roméo et Juliette". Ils se fréquentèrent dans les petites classes, élémentaires, du collège et dès la sixième, selon les carnets d'Abranet :

" L'émulation, loin de nous opposer, créa en nous des liens de sympathie assez vifs pour désespérer nos familles qui nous firent séparer à l'étude et nous ordonner de rentrer le soir par des chemins différents. Mais nous ne nous quittons plus aux récréations et nous eûmes vite tout en commun : le jeu, le travail, les pensées les plus secrètes. J'avais juré de convertir Augustin au judaïsme, il s'était promis au même moment de rallier Abraham à l'Eglise.

Un soir, à la sortie des externes surveillés, sous le platane de la grande cour, à l'heure des adieux, nous nous avouons nos projets, nous nous précipitons en pleurant dans les bras l'un de l'autre" (p 118). Point d'orgue d'une relation, romantique à souhait qui va se briser tout aussitôt. En effet, sujet à de vives "crises d'exaltation" durant sa préparation à la Communion Solennelle, Augustin le catholique va rejeter Abranet le juif : "Ex-ami ! Si nous ne nous parlions jamais plus ! T'aimer encore ? Au fond, peut-être que je me trompe et que je te hais ", déclare-t-il avec emphase. Ce reniement va trouver son paroxysme, quelques jours plus tard, quand un après-midi de juin, les élèves des Frères des écoles chrétiennes, vêtus de leurs blouses noires et manœuvrés par le stratège Augustin, attaquent à coups de pierres et aux cris de "Sales, sales Juifs !" Abranet et sa tante Sara lors d'une paisible promenade dans le Chemin-Creux. Augustin quittera le Collège

RECHERCHE HISTORIQUE

public pour la "Jesuitère" d'Avignon : "élève prodige", il finira néanmoins par fuguer, rentrera dans le rang, reviendra au pays, y dirigera sa Maison, fera deux mariages sans descendance, preuve de la malédiction aux yeux des vieilles juives de la ville, affichera son mépris pour Abranet et sa modeste boutique - crachant devant à chaque passage, s'opposera en vain, nous l'avons vu, à l'entrée de ce dernier au Cercle, se ruinera, etc. Fin ou couronnement de la malédiction...

Le texte d'Armand Lunel manie à l'évidence la référence historique sérieuse et la facétie, la Commedia dell'arte, comme il nous l'a dit dès sa préface. Pour autant, ce roman - qui n'est pas tout à fait une pure œuvre d'imagination selon la définition des dictionnaires - se présente comme une sorte de récit familial et communautaire susceptible d'intéresser la Cité toute entière. Deux sociologues, Georg Simmel (1858-1918) et, plus près de nous, Norbert Elias (1887-1990) peuvent nous aider à démêler les fils de cet écheveau, quelque peu obscur, entre scène scolaire et scène sociale, voire scène privée.

Georg Simmel, homme de frontière à sa façon - il trouva sur le tard un professorat universitaire à Strasbourg où son ombre croise celle de Maurice Halbwachs (1877-1945) -

nous a donné dans les marges de son œuvre maîtresse *Sociologie* (1908) quelques pages significativement intitulées "Excursus sur l'étranger", incluses dans un chapitre plus vaste : "L'espace et les organisations spatiales de la société". A cette occasion, il nous rappelle que la figure la plus fréquente de l'étranger n'est pas celle du nomade, ni celle du "vagabond qui vient un jour et ne repart pas le lendemain" : entre "pérégrination" et "fixation" dans l'espace. Il précise même, en reliant ce passage à d'autres

chapitres de son ouvrage : "L'étranger est un élément du groupe même, tout comme les pauvres et les divers "ennemis de l'intérieur" - un élément dont l'articulation immanente implique à la fois une extériorité et un face à face". Pour Simmel, l'habitant de la planète Sirius n'est donc pas un étranger car il n'est ni proche, ni lointain, mais au-delà de ces deux caractéristiques. L'étranger, lui, est à la fois proche et lointain, voire "étrange" à l'occasion, comme une paronomase célèbre ("Etranges étrangers") ne manquera pas de le relever quelques années plus tard sous la plume du poète Jacques Prévert. Il est proche de nous "dans la mesure où nous sentons entre lui et nous des similitudes nationales ou sociales, professionnelles ou simplement humaines" : vivre dans un même pays crée, comme l'on dit, des affects, des sentiments, des liens, qui peuvent aller du patriotisme, fut-il de nos jours principalement sportif (cf. les vainqueurs du Mondial 1998 blancs, blacks, beurs) à la vie privée (cf. les couples dits "mixtes"). Pour autant, selon Simmel, il nous est lointain dans la mesure où ces similitudes dépassent sa personne et la nôtre et relient ces deux personnes parce qu'elles en relient de toute façon un très grand nombre. En ce sens les relations même les plus étroites prennent aisément une nuance d'étrangeté ". Simmel ne craint pas alors de filer la comparaison amoureuse : un amour naissant est fusionnel et singulier, il s'affiche en un mot comme unique ; "les amoureux commencent à être étrangers l'un à l'autre, ajoute-t-il, [...] au moment où leur relation perd son sentiment d'unicité" ; elle se banalise en s'universalisant : "une ombre de cette idée ne peut manquer à aucune relation, même la plus proche, parce-que ce qui est commun à deux ne peut jamais être commun à eux seuls".

RECHERCHE HISTORIQUE

Ce qui nous est commun devient alors à ce point ordinaire qu'il nous éloigne l'un de l'autre de facto.

L'étranger, ce n'est pas tant alors ce "barbare" en qui les Grecs voyaient un autre radical, issu d'une autre espèce, celui qui ne parlait pas grec et faisait sourdement "br, br" en guise de langage, comme l'animal, est-on tenté de dire. C'est plutôt celui que ces mêmes grecs appelaient le xénos, mot polysémique s'il en est qui signifie tout à la fois "l'étranger" et "l'hôte", "l'invité", celui à travers lequel chacun est appelé à se connaître et à se reconnaître, entre similitudes et différences : une des phrases clé du texte grec, dès l'Odyssée par exemple, est au demeurant, lors de la rencontre, ce simple questionnement : "Qui es-tu étranger ?", suivi de quelques autres "D'où viens-tu ?", etc.

Pour Simmel, au début du XXe siècle et au regard de l'histoire, la figure majeure de l'étranger en Europe est celle du Juif, présent sur le territoire national depuis des siècles et particulier, par delà sa religion même, jusqu'en sa profession : "Il faut que le commerçant soit un étranger", écrit-il, car lui seul peut fournir les produits venus de l'étranger, sauf à envoyer des autochtones quérir eux-mêmes ces produits et devenir étrangers eux-mêmes. "Intermédiaire commercial", versé parfois dans les "affaires financières", conçues comme une "sorte de sublimation" au simple commerce, le marchand est à la fois dans le groupe et hors du groupe. N'étant pas "possesseur du sol", il n'existe pas comme individu mais comme membre d'un sous-groupe : à ce titre, il n'est pas imposé par exemple sur ses stricts revenus mais fait l'objet d'une imposition spécifique par capitation, caractéristique que souligne Armand Lunel dans sa description de la Cité carpentrasienne au

XVIIIe siècle.

De même, comme "le pauvre", autre figure majeure auquel Simmel consacre un long chapitre de sa Sociologie en tant que "corpus vile" de la collectivité, l'étranger peut être traité comme un "ennemi acharné" par le corps social dans son ensemble : il est même, "depuis toujours dans les soulèvements", celui par qui le malheur arrive. Par la grâce d'une "fiction" fort utile aux dirigeants de tout bord, le rebelle de l'intérieur est alors presque dédouané de ses actes car manipulé par ce que l'on appelle facilement et en tout lieu : le parti de l'étranger. Ainsi, la communauté juive de Carpentras doit-elle, dans le roman de Lunel, prendre ses distances avec ce qui s'est présenté comme horde de vagabonds et de brigands,

"tous gens sans aveu, plus redoutables pour nos petites communautés qu'une épidémie" et même payer pour leur expulsion par la force : les juifs dits "allemands" parmi lesquels le renégat Mémucan prend au demeurant femme, l'incroyable Judith Rothschild, "rouquine d'environ quarante ans, la plus séditeuse et la plus madrée de toutes ces diablesses" !

Lunel, par l'entremise des Cahiers de son grand-père, évoque même "nos préjugés séculaires et au fond parfaitement légitimes contre les Achkenazim", opinion qui fut aussi partagée par des Juifs allemands à l'encontre de Ostjuden, les juifs de l'Est venus du Yiddishland. Pour autant, l'exclusion se manifeste souvent d'abord, chacun le sait, sur ce qui nous est proche et nous semble par-là même une menace sur nos faibles statuts : le Gavach ou Gavot, à la langue si proche mais plus chuintante, sans savoir que lui-même est pour le Catalan de Perpignan. un Gavach ! On pourrait plus encore, évoquer le Cagot qui, d'un côté des Pyrénées à

RECHERCHE HISTORIQUE

l'autre, fut jusqu'à la Révolution l'objet d'un ostracisme identique, sans que l'on sut jamais pourquoi telle famille appartenant à ce groupe vilipendé.

Plus ancré dans les tragédies du XXe siècle, Norbert Elias n'a pas manqué d'apporter une contribution importante sur ces questions en mettant en exergue les rivalités entre groupes sociaux ou ethnies quand vient l'heure de leur unification et de leur égalité. A partir de son autobiographie (Norbert Elias par lui-même, 1987), il nous montre la singularité de son enfance dans la Silésie des années 1900-1920, à Breslau, ville de 500 000 habitants, "totalement allemande [où] il se sentait totalement en sécurité" : fils d'un petit industriel du Textile, il fit la Grande Guerre sans trop de patriotisme, mais la fit sans rechigner, reçut la meilleure éducation universitaire au croisement de la philosophie et de la sociologie ; mais dut s'exiler sous le nazisme et faire par la suite une carrière difficile entre Grande-Bretagne et Pays-Bas, avec un crochet par le Ghana. Aussi est-il particulièrement fondé à écrire sur les "juifs en tant que participant à une relation établis-marginaux" à propos des Juifs allemands dont il relève la situation presque paradoxale : profondément intégrés au plan culturel, constituant même une sorte de "classe moyenne", une "bonne société juive" avec ses abonnements au théâtre, à l'écart néanmoins de la bonne société strictement allemande, ils feignaient d'ignorer l'antisémitisme ambiant d'autant que, jouissant d'une égalité politique de jure et de facto, ils se sentaient fort éloignés de l'image du Juif errant, "colporteur malhonnête", "sale et sentant l'ail". Qui plus est, l'antisémitisme sévissait ouvertement chez les Allemands pauvres en premier lieu car "moins on était sûr de son statut, plus on

était antisémite". Pour autant, au cœur de sa confession et au soir de sa vie, Elias ne manque pas de se souvenir d'une scène lointaine : "j'avais quinze ou seize ans. Nous parlions en classe de nos projets d'avenir. Je dis que je voulais devenir professeur à l'université, et l'un de mes camarades de classe me lança : "le chemin qui mène à cette carrière là t'a été coupé, dès ta naissance" Grands éclats de rire du professeur et, bien sûr, de toute la classe. En fait, il n'avait même pas dit cela méchamment, sa remarque était très pertinente. Et elle m'a d'autant plus blessé que je n'avais même pas pris conscience qu'une telle carrière, sous le règne de l'Empereur, était pratiquement fermée aux Juifs." Tout juste, si plus jeune, vers cinq ans, s'était-il fait traiter de "petit juif, petit juif !" à l'occasion d'une sortie avec sa gouvernante. "mais nous savions que ce n'était que des garnements", précise-t-il.

Conclusion

D'une promenade à l'autre, qui tournent assez mal l'une et l'autre, de Carpentras 1850 à Breslau 1900, nous voici revenus à la scène scolaire d'aujourd'hui, après un long "excursus" volontaire dans la société globale et la petite Cité du Vaucluse. La différence est source de conflit et à l'occasion de violence. Mais elle est source de rencontre et, partant, d'innovation et de progrès. En ce sens, elle est intrinsèque à la vie des hommes. L'ignorer revient à la conforter dans ses pires errements, tout comme l'ériger en principe d'organisation sociale : c'est à l'évidence ce que voulut conjurer la Révolution française, dans l'esprit des Lumières et à la face du monde, en émancipant tous les "sujets", des Juifs du Pape ou de Bordeaux aux esclaves

RECHERCHE HISTORIQUE

noirs des Antilles, des femmes lettrées ou illettrées aux protestants ou aux libres penseurs etc., avec bien des contradictions et des difficultés, chacun le sait, dans la reconnaissance des sujets réels par delà le citoyen formel.

Aussi, sans dénier au conflit la place structurante qu'il occupe dans les relations humaines et, plus généralement, dans toutes les sociétés, comme Simmel nous y invite dans un chapitre spécifique et si riche de sa Sociologie, on peut formuler le vœu que l'école qui se veut "républicaine" depuis plus d'un siècle, concoure à la rencontre entre les hommes, si divers soient-ils, au nom de leur commune "homerie", comme eût dit Montaigne en des temps plus troublés. C'est là une dimension que les pédagogues et les politiques ne peuvent ignorer, hier, comme aujourd'hui. A ce titre, il n'est peut-être pas superflu de citer in fine un contemporain de Montaigne, le juriste Jean Bodin (1530-1596), si grand pourchasseur de "sorcières" fut-il (nul n'est parfait !). Soient, dans son discours au Sénat de Toulouse (1559), ville où il professa, ces quelques lignes, un temps citées dans les manuels destinés aux élèves, maîtres instituteurs : "Il n'y a pas de lois, si sacrées et divines soient-elles, qui puissent davantage pour renforcer le lien social de la cité que l'éducation commune et identique de tous les enfants. Car les hommes faits lorsqu'ils se souviennent avoir été compagnons de vie et d'études - et les souvenirs d'amitié et d'enfance sont toujours les plus doux - même s'ils cherchent à se haïr ne peuvent y parvenir. Rien n'est aussi nécessaire que ce temple sacré où la jeunesse doit être initiée à la vertu et à la science". *

*Un semblable propos est tenu par un des fondateurs de la Science de l'éducation en

Sorbonne, le philosophe Henri Marion qui, par son livre L'éducation dans l'université (1892), plaide pour la formation d'UNE jeunesse dans les mêmes établissements scolaires - ce qui à l'époque des "deux France", catholique et républicaine, et du petit lycée ferryste, destinée à une élite sociale, mérite d'être relevé.

Bibliographie

- Elias (Norbert), Norbert Elias par lui-même [1990], Paris, Agora-Pocket,
- " Notes sur les juifs en tant que participant à une relation établis-marginaux ", pp.150-160
- Kristeva (Julia) Etrangers à nous-mêmes [1988], Gallimard, Coll "Folio "
- Leibowitz (Nicole), L'affaire Carpentras. De la profanation à la machination, Paris, Plon, 1997
- Lequin (Yves), dir Histoire des étrangers et de l'immigration en France, Paris, Larousse, Coll. " Références Larousse ", 1992
- Lunel (Armand), Nicvolo-Peccavi ou l'Affaire Dreyfus à Carpentras, [1926], Gallimard, coll.3folio ", 1976
- Lunel (Armand), Juifs du Languedoc, de la Provence " et des Etats français du Pape, Paris, Albin Michel, coll. " Présence du Judaïsme ", 1975
- Marrus (Michael R.) Les Juifs de France à l'époque de l'Affaire Dreyfus, Paris, Calmann-Lévy, 1972, réed. Complexe, 1985.
- Simmel (Georg), Sociologie. Etudes sur les formes de la socialisation, [1908], Paris, PUF, Coll. " Sociologies ", 1999, chap 9 : " Excursus sur l'étranger ", pp.663-668
- Simmonot (Philippe), Juifs et Allemands, Préhistoire d'un génocide, Paris, PUF, Coll. " Perspectives critiques ", 1999, chap. 8 : " la question des juifs de l'Est ", pp.199-272.